

URS FLUELER KEYSTONE



JUIN 2007 Graves inondations dans la commune d'Unteriberg (SZ). Des voitures ont été emportées sur plusieurs centaines de mètres après des pluies diluviennes. Aucun mort, aucun blessé, mais les dommages causés aux habitations sont énormes.



NOVEMBRE 1755 Lisbonne est secouée par trois tremblements de terre suivis de plusieurs raz-de-marée, 60 000 victimes. Le séisme discrédite l'optimisme ambiant et ouvre la voie à la désacralisation du monde.



AVRIL 1906 Un tremblement de terre détruit entièrement San Francisco. A l'époque, beaucoup interprètent le séisme comme une punition divine. La désacralisation du monde n'est pas acquise.



AOÛT 1965 Un pan du glacier de l'Allalin s'effondre sur les chantiers du barrage de Mattmark dans la vallée de Saas (VS). 88 morts, dont 57 saisonniers italiens.

«Les experts ont rem placé les prêtres»

CATASTROPHES NATURELLES Professeur à l'Université de Genève, l'historien François Walter analyse l'évolution des mentalités face aux catastrophes climatiques. Ce qu'on dit aujourd'hui du réchauffement rappelle les explications religieuses de jadis.

Depuis quelques années, chacun, ou presque, est en quête d'«éléments qui confortent la grande excitation autour du réchauffement climatique». Une affirmation de l'historien François Walter, sa-

sie au cours d'un entretien dans son chalet de Salvan, où il met la dernière main à un livre sur la «culture des catastrophes». Pour le commun des mortels, l'explication par le réchauffement est là, toute prête, globale, mondiale,

qui permet de donner du sens aux événements, inondations, coulées de boue, tout ce que l'on veut. «De les inscrire dans une chaîne logique», si minimes puissent-ils apparaître. D'une certaine manière donc de se rassurer.

Le mot «réchauffement» est pourtant plus tardif que l'expression «catastrophe climatique», utilisée pour la première fois de l'histoire en 1986 sur la page de couverture du *Spiegel*. Tout ce dont les experts

parlent aujourd'hui, ozone, effets de serre, figurait déjà dans le dossier du magazine allemand, dont l'illustration de une représentait la cathédrale de Cologne sous les eaux. Inspirateur du *Spiegel*, le monde scientifique voulait

attirer l'attention du pays sur un phénomène largement négligé, mais effrayé lui-même par la résonance sinistre du mot «catastrophe», il lui a assez vite préféré celui, plus nuancé, de «réchauffement».

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS Vingt ans donc que l'on sait, ou devrait savoir, que le réchauffement est une réalité, mais l'attention, après 1986, s'est vite dissipée. Elle renaît aujourd'hui, plus forte qu'elle ne fut jamais, plus intense, au point de devenir le sujet de préoccupation numéro un des populations, suisse en particulier. Il est loin le temps, 1969, où la Deutsche Bahn (les chemins de fer allemands) pouvait exhiber sur son affiche un train fendant le brouillard, avec ces mots: «*Alle reden vom Wetter, wir nicht*», (Tous parlent du temps, pas nous). Sous-entendu, nous, on est sérieux, on a autre chose à faire qu'à s'intéresser à des futilités, d'ailleurs, on passe au travers. La pluie et le beau temps, «n'est-ce pas le sujet futile par excellence»? interroge ironiquement François Walter. Autrefois sans doute, mais c'est presque de la préhistoire. Aujourd'hui, «rien n'est plus sérieux que de parler du temps qu'il fait».

Spécialiste de l'histoire des rapports entre les hommes et leur environnement, auteur de plusieurs ouvrages sur «les cultures du risque», et bientôt sur «les cultures de la catastrophe» (ce n'est qu'un titre de travail pour un livre à paraître dans quelques mois), François Walter est-il à ranger au rang des sceptiques? «Bien sûr que non, je crois au réchauffement climatique, surtout, je n'oublie pas que la phase



DANIEL STUCCI

FRANÇOIS WALTER Historien, auteur et coauteur de plusieurs ouvrages sur les relations des Suisses et des Européens avec l'environnement et la culture du risque. Prépare un livre sur la culture des catastrophes.

de réchauffement a commencé en 1850 déjà.» Ce qui l'intéresse, «c'est le sens qu'on donne à tous ces phénomènes».

A présent, «des gens ont compris que le réchauffement pouvait être une excellente affaire». Ainsi, la conférence des experts du climat, en février dernier à Paris, a ressorti l'idée d'un certificat de compensation des émissions de CO₂. Un pays industrialisé qui dépasserait les émissions qu'il s'était engagé à respecter à Kyoto, pourrait compenser cet excédent en achetant des droits de polluer à des pays plus soucieux de l'environnement. Un véritable marché où «l'on se rachèterait de la faute morale de polluer». Le procédé rappelle magnifiquement «les indulgences» qui permettaient aux

pêcheurs d'acheter leur pardon et leur place au paradis. Un journal, à propos de la conférence de Paris, a d'ailleurs parlé d'«indulgences environnementales».

TROIS SIÈCLES DE REFROIDISSEMENT

Le réchauffement commence en 1850, précédé par trois siècles de refroidissement. Trois siècles au cours desquels les glaciers avancent, les séracs tombent sur les villages, l'hiver est plus froid, les inondations se multiplient, dues à la fonte trop rapide des neiges. Au début, curés et pasteurs ont des réponses toutes trouvées à ces fâcheux phénomènes: c'est Dieu qui vous punit et vous avertit, repentez-vous. Mais, quand les inondations se multiplient, une au moins par année, les gens ont soif d'explications plus générales. L'annonce de la fin des temps encombre alors les discours. Lors des grandes famines de 1816-1817, rappelle François Walter, des populations entières émigrent à l'Est «pour s'approcher du lieu où le Christ allait réapparaître».

ESTHÉTISATION ET BUSINESS Certains scientifiques l'avaient senti à l'époque déjà, les famines en Europe étaient largement imputables à l'éruption, en avril 1815, du volcan Tambora, à l'est de l'archipel indonésien. Observations confirmées à la fin du siècle par des études savantes sur cette forme de mondialisation météorologique. Des quantités de poussières s'étaient répandues dans

la stratosphère, obscurcissant le ciel, d'où un rayonnement solaire moindre, un été 1816 très pluvieux, qui avait empêché les récoltes de mûrir. Mais les catastrophes ne sont pas catastrophiques pour tout le monde. Les phénomènes optiques, tel l'embrasement du ciel, que l'éruption a provoqués en Europe, inspirent au peintre anglais Turner quelques belles aquarelles. Une année plus tard, Mary Shelley crée son personnage de Frankenstein, marquée elle aussi par l'été délicieusement sinistre qui a enflammé Turner. Et Byron trousse des poèmes cafardeux, où il s'émerveille du caractère maussade des couchers de soleil. «La catastrophe est exploitée à des fins esthétiques», dit François Walter, comme elle l'est aujourd'hui «à des fins économiques, en donnant naissance à un extraordinaire business».

LA SUISSE HABITUÉE AU RISQUE

Civilisation alpine, placée devant des éléments naturels capricieux et souvent redoutables, la Suisse «s'est habituée très tôt à gérer les épisodes catastrophiques», rappelle François Walter. Et à les gérer «collectivement, tant il est vrai que, face aux avalanches ou au débordement des torrents, «on ne peut rien faire tout seul, les investissements collectifs sont indispensables». Une situation que l'on peut rapprocher de celle de «certains littoraux comme ceux de la mer du Nord, où des régions très basses sont toujours à la merci des inondations». Là aussi s'est

Le mot «catastrophe» signifie étymologiquement «retournement vers le bas». Et il n'a pas de véritable antonyme.

développée «une culture du risque», qui permet des réactions relativement rapides et efficaces. Même si actuellement, on a volontiers tendance à mépriser les techniques d'autrefois.

«Le grand truc à la mode, note François Walter, c'est la renaturation des cours d'eau. L'idée est de rendre leur liberté aux rivières, d'abandonner les tracés rectilignes, que l'on trouve moches et dangereux.» On oublie que le XIX^e siècle a été, par excellence, le siècle des inondations et que, si on a construit des digues, aménagé des cours d'eau droits et bétonné les berges, c'était précisément pour éviter les débordements. «Les techniciens actuels considèrent que leurs prédécesseurs ont fait des bêtises, mais les expériences de l'histoire ont montré que l'endiguement n'était pas une aberration.»

Illustrée notamment par l'installation de paravalanches et la construction de tunnels, la culture du risque développée par les Suisses a connu une sorte de paroxysme dans les années 1950-1960, où chacun était à peu près convaincu que la nature était désormais totalement maîtrisée. Donc, si survénait une catastrophe, c'est la nature qui avait tort. «Elle ne respectait pas les règles du jeu, elle ne respectait pas ce que l'homme avait construit.» Ou alors, c'était «le prix à payer», le tribut, comme on a pu l'entendre en 1965 après la catastrophe de Mattmark. Un discours que l'on retrouve aujourd'hui ici ou là, avec les slogans du genre: «La nature se venge ou la nature est grande, et nous tout petits.»

L'HOMME EST DEvenu SON PROPRE ENNEMI Après les années 70, la mentalité en Occident change complètement. Ce n'est plus la nature qui est coupable, c'est l'homme, trop faible pour répondre aux menaces. Ne vous

inquiétez pas trop pour autant, dit le discours dominant, la technologie y remédiera. Traduit en langue de bois, cela donne: «La situation est sous contrôle.» Ou en tout cas, elle l'est bientôt. Ou aurait dû l'être.

Aujourd'hui, on croit beaucoup moins, souvent même pas du tout, aux solutions techniques. L'homme est devenu son propre ennemi. La solution, la seule, la vraie, c'est donc de changer de comportement. On vous dit: ça, c'est bien, ça c'est mal, une liste des péchés mortels pour l'environnement est dressée, comme si une «règle de vie écologique s'était substituée aux catéchismes d'antan, comme si nous n'étions qu'une pièce de ce Grand Tout cosmique, avec lequel nous devons être en harmonie», résume François Walter. «Cen'est plus le religieux chrétien, mais une sorte de religiosité dans un monde sacralisé.» Pour l'historien genevois, la désacralisation du monde, ou son désenchantement sont largement illusoire. Simple-ment, «les experts ont remplacé les pasteurs et les prêtres». On est obligé de les croire. Peut-être exagèrent-ils, qu'importe. Impossible de rester les bras croisés, le temps que leurs hypothèses deviennent réalités. C'est le triomphe du principe de précaution: agir, prendre des mesures en l'absence de certitudes.

Une certitude pourtant, ou du moins une certitude à 90%: le réchauffement climatique est dû aux activités humaines. Selon François Walter, un film illustre à merveille le bouleversement des mentalités intervenu en un siècle. En 1912, c'est un iceberg, un iceberg immoral – que foutait-il là? – qui avait, dit-on, provoqué le naufrage du *Titanic*. En 1997, le film de James Cameron met tout le désastre sur le dos du capitaine, un fieffé imbécile, et de l'ingénieur concepteur du navire. I



WILLIAM TURNER *Claire de lune sur le lac des Quatre-Cantons* (1841). Un tableau marqué par les cieux maussades du début du XVIII^e siècle.